

font de l'abîme. Dieu veuille encore les en retirer à temps !

Pendant que les ennemis du Saint-Siège s'agitent ainsi en vain, le Saint-Père, comme nous l'avons dit, est revenu en triomphe dans sa capitale. On sent, et il sait, comme le divin Sauveur, que *son heure n'est pas encore arrivée* ; mais *elle approche*. Il faut auparavant qu'il apparaisse au monde dans toute sa gloire de pontife et de roi, à l'occasion solennelle de la canonisation des martyrs de cette foi chrétienne dont le monde du jour, les chefs politiques en tête, paraît se lasser, après en avoir recueilli pourtant depuis vingt siècles tout ce qu'il y a eu et tout ce qu'il y a encore de bon, de beau et de grand sous le soleil. Ce jour sera pour Pie IX son Thabor, ou son entrée à Jérusalem au jour des palmes et de l'*hosanna* chanté par les vrais enfants d'Israël. Après cela il se peut qu'il monte, lui aussi, sur le calvaire, en victime et en expiation toute sainte de l'apostasie sociale et politique qui domine aujourd'hui. Et le sacrifice portera son fruit. Il sera vengé sur les aveugles volontaires et sur les cœurs racornis, en même temps qu'il apportera le salut, la gloire et la paix au petit nombre resté fidèle. Il ne faudrait rien savoir de l'histoire chrétienne pour douter un instant que l'iniquité contemporaine n'aura pas sa fin tragique. Ici, la foi humaine toute seule suffit à établir cette vérité. A combien plus fortes raisons la foi du chrétien doit s'attendre à ce dénouement. A l'exemple de Pie IX dont la destinée est ainsi écrite : *Cruz de cruzes, allant de croix en croix*, et qui vient d'arborer sur son drapeau sans tache une grande croix pour toute armorie, soyons plein d'espoir. On nous le dit, à Porto-d'Anzio, rajeunissant chaque jour d'une année. La tendresse de son âme, la sérénité de sa pensée se peignent sur ses traits aimés. Sa démarche est libre, son regard plein de lumière. On le croit transfiguré par la joie anticipée du triomphe.

Au moment où nous écrivons, toute âme vraiment catholique est à Rome par la pensée. Elle y voit ces préparatifs pour la grande fête, cette affluence de pèlerins, digne des âges de foi ; ces assemblées d'évêques qui rappellent les conciles œcuméniques ; ces princes et ces grands de la terre qui n'ont pas encore oublié le plus beau de leurs titres, celui de chrétien ; enfin ce pontife suprême et ce roi pacifique, cet admirable Pie IX qui domine tout quand tout semble vouloir le dominer. Eh bien ! où chercheriez-vous aujourd'hui un grand spectacle ? Et quel est le but de cet immense mouvement vers Rome ? Rome aujourd'hui l'objet de la haine et des fureurs révolutionnaires ; Rome le but d'une politique anti-chrétienne de la part de la majeure partie des puissances réputées chrétiennes. C'est au moment où Rome est le plus menacée qu'elle triomphe déjà de toutes parts. Jamais l'épiscopat catholique entier ne lui a été plus uni et plus dévoué. Jamais le pontife romain n'a vu son infailible autorité mieux reconnue. Jamais même son autorité royale et humaine n'a paru plus forte devant les princes de la terre. Ils craignent d'y toucher. Jamais les peuples, même séparés par la doctrine, ne lui ont offert de plus beaux

hommages. Dans sa faiblesse apparente, dans son épuisement présumé, comme le Christ mourant, la pauvreté attire tout à elle. Des peuples depuis longtemps séparés de son sein, viennent se jeter dans ses bras. Témoins les Bulgares. Tout l'Orient semble ébranler, ainsi que le monde entier, qui a soif partout de *principes*. Il viendra de nouveau demander à Rome, ce phare divin et indéfectible de l'humanité, la lumière qui seule éclaire, régit et rend heureux le monde social, la famille et l'homme individuel. Et c'est là le but de cette immense affluence qui converge en ces jours vers Rome. C'est là l'incomparable spectacle que toute âme catholique contemple avec espoir ; le plaçant, dans sa pensée, bien plus haut que cette grande glorification de la matière dont Londres aujourd'hui est à la fois le théâtre et le temple. Ainsi Rome *civilise* et *sanctifie*. Londres *utilise* sans rendre meilleur. Tant que cet immense dépôt des richesses matérielles ne sera que le représentant le plus avancé du culte industriel, sa part d'action dans le régime social ne sera que celle de la Rome ancienne ; part de décadence et de ruine par l'excès du luxe et des jouissances terrestres de toutes sortes.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur les faits secondaires du malaise universel où nous vivons. En Italie, la réaction des peuples restés fidèles est loin d'avoir cessé, malgré les vœux, les voyages, les fêtes, l'argent et les mensonges de leurs ennemis.—Victor-Emanuel, après les fêtes officielles de Naples, n'a pas osé s'aventurer dans l'intérieur du royaume pour y recueillir les hommages et l'affection de ses nouveaux sujets. La Révolution, du reste, le surveille. Pris entre ce gouffre et la légitimité des droits de François II, le malheureux prince est comme traqué dans un fourré d'où il ne peut échapper. A Naples, il a bien osé se présenter à l'église de St. Janvier pour y vénérer la célèbre relique du grand protecteur de cette ville. Le clergé a fait son devoir, il s'est abstenu de paraître. On dit depuis que tout le chapitre, et Mgr. l'Administrateur en tête, ont reçu, pour ce devoir rempli, les honneurs de la prison. Que Dieu leur donne courage, ils ne sont pas à plaindre ! D'un autre côté de nouvelles cruautés de la part des officiers piémontais ont surpassé celles déjà connues.

Garibaldi et Mazzini se sont, pour le moment, comme effacés de la scène des événements ; se contentant d'allumer le feu sous terre et de tout préparer pour un temps prochain. La trame n'a pas été toutefois si bien ourdie que l'Autriche n'en ait aperçu les plus gros fils. Une conspiration mazzinienne a donc été découverte ; et aussitôt des précautions militaires imposantes ont été prises. Il y aura lieu à une reprise vigoureuse d'armes de la part de l'Autriche, si son territoire est tant soit peu violé par le premier soldat quelconque de Mazzini ou de Garibaldi ou du Piémont. Il est temps, du reste, que l'ordre et la justice reviennent à ce pauvre royaume de Naples. Sous son roi légitime, le trésor public n'avait pas moins que 150 millions dans les caisses de réserve. Qu'a fait Victor et ses puissants alliés ? Il a d'abord détruit ;